

Mon frère dans la forêt

Discours tenu devant des collègues artistes à l'Académie des arts à Berlin, 1998

Il allait en forêt, dit mon frère. Il allait souvent en forêt. Je vais en forêt chaque fois que j'en ai l'occasion, dit mon frère. Je vais en forêt pour réfléchir. Il allait en forêt, dit-il, car il ne pouvait pas réfléchir assis. Assis, il ne pouvait pas penser à l'art. Voilà pourquoi il marchait, pour penser à l'art. En forêt, il pouvait penser à l'art en marchant, dit mon frère. Il va en forêt comme s'il allait dans l'art. Il allait en forêt pour aller dans l'art, pour aller en pensée dans l'art. Il préférait aller en forêt plutôt qu'aux réunions, dit mon frère. S'il avait à choisir entre une réunion de collègues et la forêt, il allait en forêt. Il préférait porter l'art en forêt plutôt qu'en réunion. En effet, lorsqu'il portait l'art dans une réunion, celui-ci tombait toujours par terre. Lors des réunions entre collègues, l'art tombe toujours par terre, dit mon frère. À chaque réunion, l'art tombait par terre, il lui échappait, pour ainsi dire, dans les réunions. Cela tenait au fait que ses collègues laissaient également tomber l'art qu'ils avaient apporté, dit mon frère. C'est pourquoi, effrayé par les nombreuses chutes, il avait lui aussi laissé échapper l'art, son art. Son art avait donc toujours subi des dommages lors des réunions, son art se retrouvait toujours par terre⁷⁷ lors des réunions et l'art de ses collègues se retrouvait également par terre. Lors des réunions, l'art se trouvait toujours par terre, dit mon frère. C'est pourquoi, par prudence et discernement, il ne portait plus son art qu'en forêt, il ne le portait plus qu'en pensée dans la forêt car, là-bas, il ne lui avait encore jamais échappé. Pour penser à l'art, il allait donc en forêt. En fait, il pensait toujours à l'art, il ne pensait à rien d'autre qu'à l'art, il pensait donc également à l'art lorsqu'il faisait ses courses ou lorsqu'il préparait le déjeuner pour sa famille. Mais c'était en forêt qu'il allait le plus loin dans ses pensées, dit mon frère. En forêt, il pouvait pénétrer au plus profond de l'art. Il faisait certes parfois sombre en forêt, mais on avait toujours, en forêt, la vue sur le vert magnifique des clairières lumineuses. En forêt, il savourait le vert des feuilles et l'air entre les feuilles et il appréciait surtout la possibilité de se promener infiniment longtemps, alors que, dans les réunions, il fallait toujours s'asseoir et il ne pouvait pas penser assis. Assis dans les réunions, il était fatigué dès le début, dit mon frère. Dès le début, à la lecture de l'ordre du jour, il était déjà fatigué et, lorsque arrivait le point «divers», il s'était déjà endormi. Pendant les réunions, il était incapable de penser en raison de sa fatigue, dit mon frère, en réunion, il ne pouvait en fait qu'avalier. On n'imaginait pas ce qu'il avait déjà avalé lors des réunions. On y disait tant de choses indicibles qu'il ne pouvait qu'avalier, dit mon frère. On y parlait de l'art de telle manière qu'il ne pouvait faire qu'avalier, et c'est pourquoi, dit-il, il avait dû quitter prématurément chaque réunion à cause du hoquet⁷⁸. Je suis allé à chaque réunion avec la ferme intention de rester jusqu'à la fin et j'ai dû quitter chaque réunion prématurément à cause de mon hoquet, dit mon frère. En forêt, il n'avait encore jamais eu le hoquet, en forêt, il n'avait encore jamais laissé tomber l'art et, en forêt, il n'était jamais fatigué non plus. Cela tenait au fait que, en forêt, il pouvait réfléchir à l'art sans devoir parler de l'art, alors que, en réunion, on parlait de l'art sans réfléchir à l'art, dit mon frère. C'est pourquoi je ne pouvais pas non plus le convaincre de retourner à une réunion. Il faisait piètre figure dans les réunions, il n'était pas fait pour les réunions, car soit il s'endormait dans les réunions, soit il laissait tout tomber, il laissait tomber l'art ou alors il disait ce qu'il ne fallait pas dire, au sens où il pensait à ce qu'il ne fallait pas penser et disait ce qu'il ne fallait pas, on ne dit en effet toujours que ce que l'on pense, et lui, d'après son expérience, pensait autre chose que toutes les autres personnes présentes à la réunion, parce que apparemment il pensait différemment à l'art les fois où il arrivait à penser lors d'une réunion et où il n'était pas en train de ramper sur le sol pour ramasser l'art qui lui avait dès le début échappé. En fait, il n'y avait pas que l'art à être par terre lors des réunions, lui aussi était à terre, parce qu'il rampait sur le sol entre les sièges pour ramasser l'art qui lui était tombé des mains. Non, je ne suis pas fait pour les réunions parce que je suis un homme silencieux, dit mon frère.

Je ne parle pas, dit mon frère. Lorsqu'il était invité à des réunions, il répétait sans cesse qu'il ne parlerait pas. Il l'avait dit publiquement lors de réunions et il avait toujours redit à sa femme qu'il ne le dirait qu'une fois, qu'il n'avait rien envie de dire et qu'il ne voulait pas le dire deux fois, qu'il n'avait rien envie de dire, qu'il était un homme taciturne et que c'était la raison pour laquelle il aimait aller en forêt. Car la forêt était aussi silencieuse que lui. Lui et la forêt se comprenaient en silence, dit mon frère. Si les réunions avaient été aussi silencieuses que la forêt et si chaque collègue avait été aussi grand qu'un arbre, peut-être les réunions auraient-elles alors été un lieu aussi propice que la forêt, et l'on aurait pu y entendre un bruissement, tout comme on entendait bruire la cime des arbres, et il aurait pu de temps à autre contempler une clairière comme il pouvait parfois apercevoir ici un pré verdoyant à travers les arbres. Mais dans les réunions on ne se tait pas, on parle, dit mon frère. Dans les réunions, on parle d'art, c'est du moins ce qu'il supposait et c'est aussi ce qui était toujours annoncé. Mais ce n'est pas vrai, dit mon frère. On ne parle pas d'art dans les réunions, mais de tout autre chose. Car on ne peut pas parler de l'art. On ne peut pas parler de l'art, parce qu'il faudrait alors parler de l'œuvre d'art. Il avait toujours voulu discuter de l'œuvre d'art, toute sa vie il avait voulu parler de l'œuvre d'art, non de l'art mais de l'œuvre d'art. Mais on ne pouvait pas parler de l'œuvre d'art, dit mon frère. Il savait par sa longue expérience même qu'on ne pouvait parler de l'œuvre d'art. On pouvait peut-être parler devant une œuvre d'art ou derrière une œuvre d'art. Il avait déjà tenté les deux expériences, on pouvait également parler à côté d'une œuvre d'art, mais on ne pouvait jamais parler «sur» une œuvre d'art⁷⁹. Ce langage passait toujours à côté de l'œuvre d'art, dit mon frère, l'œuvre d'art se dérobe à la discussion, elle se dissimule à la discussion, elle est inatteignable dans la discussion. C'était pour cela qu'il n'allait plus aux réunions. Il n'allait plus aux réunions parce que tous y allaient pour enfin parler de l'œuvre d'art, c'est-à-dire de l'essentiel, du cœur de l'art, et c'était justement pour cela qu'ils passaient toujours à côté de l'essentiel, parce que l'essentiel ne se laisse pas saisir dans une discussion. Voilà pourquoi il était toujours fatigué, aussitôt fatigué lors des réunions. La fatigue le laissait à tel point sans force que c'était pour cette raison que l'art tombait par terre, il tombait par terre par manque de force. Voilà pourquoi on ne le voyait jamais aux réunions. Bien qu'il fût présent aux réunions, on ne l'y voyait jamais parce qu'il était derrière son art, parce qu'il lui fallait toujours le chercher par terre lors des réunions. Pendant les réunions, il était toujours par terre à chercher son art. Il rampait sur le sol pour retrouver l'art qui lui avait échappé. Lors des réunions, il plongeait toujours dans les bas-fonds de l'arrangement des sièges. Il cherchait l'art qui lui avait échappé entre les pieds de chaises, les manteaux et les sacs posés par terre. Pendant qu'au-dessus de lui on tentait de parler de l'œuvre d'art comme de quelque chose d'essentiel, il essayait en bas de distinguer l'art qui lui avait échappé de l'art que ses collègues avaient également laissé tomber et qui gisait au sol mélangé au sien. Et qu'on essaie donc, dit mon frère, de reconnaître son propre art, de le retrouver dans la pénombre sous les chaises, au milieu des sacs, des manteaux et des tasses de café, dans l'espace étroit qui restait entre toutes les jambes et tous les pieds. Pendant que, au-dessus de lui, l'assemblée tentait de parler de l'essentiel, c'est-à-dire de parler de l'œuvre d'art et que la discussion atteignait une première crise à cause de l'impossibilité fondamentale de cette entreprise, lui se glissait en bas, les genoux endoloris et les mains sales, à la poursuite de son art. Comme au-dessus de lui, on s'était entre-temps aperçu que l'œuvre d'art échappait à la discussion, ce que, *nota bene*, il avait compris depuis longtemps, on parlait enfin de ce dont les collègues préféraient de toute façon parler lors des réunions, de ce dont ils parlaient toujours□: des expositions. Il n'y avait pas de sujet dont les artistes parlèrent plus volontiers que des expositions, dit mon frère. Alors que, en bas, il cherchait encore l'art, au-dessus de lui, les autres traitaient déjà de l'exposition. En fait, il cherchait toujours l'art quelque part en bas, tandis qu'au-dessus de lui tous parlaient déjà de l'exposition. Alors que, en bas, il cherchait l'art sous les sièges dans l'obscurité, au-dessus de lui, ils en étaient déjà à la clarté de la publication. En fait, il était en train de chercher de manière panique l'art perdu, quand les autres discutaient déjà de sa présentation. Pendant que, au-dessus de lui, on parlait de dates, de textes de catalogue et de surfaces d'accrochage, il rampait

dans la poussière à la recherche de l'art. Et, dit mon frère, qu'on essaie aujourd'hui de trouver l'art aussi rapidement qu'on convient d'une exposition. D'aussi loin qu'il se souvînt, il rampait dans l'obscurité à la recherche de l'art, alors qu'au-dessus de lui on négociait déjà un art qu'il n'avait pas encore trouvé. Avant, les galeristes étaient encore assis au-dessus de lui et fixaient les prix de tableaux qu'il ne pouvait plus trouver nulle part. S'il avait encore eu les tableaux, dit mon frère, s'il avait encore eu précisément les tableaux en tête, il n'avait plus réussi à les trouver en entendant au-dessus de lui les prix qui étaient négociés à leur sujet. S'il avait autrefois repoussé les manteaux et les sacs des galeristes pour y trouver son art, le plus souvent des femmes galeristes, et les femmes galeristes avaient justement toujours d'immenses sacs en cuir souple, s'il avait donc cherché son art sous toutes les affaires déposées par terre, cela avait maintenant changé. Aujourd'hui, dit mon frère, ce n'était plus les femmes galeristes qui étaient assises sur les sièges au-dessus de lui, mais les commissaires d'exposition qui convenaient d'expositions avec les sponsors. Mon frère admettait regretter le temps où les femmes galeristes étaient encore assises au-dessus de lui. D'une part, il était beaucoup plus intéressant de ramper entre les jambes des femmes galeristes plutôt que de devoir se frotter aux pantalons des sponsors. D'autre part, les femmes galeristes ne voulaient que des tableaux qu'elles pouvaient vendre, alors que les commissaires d'exposition commandaient des expositions complètes. Et, dit mon frère, il fallait alors trouver une exposition très rapidement, surtout maintenant que manquaient les gros sacs pleins d'argent des femmes galeristes. Mais lors de ses vaines recherches d'expositions, il avait dû constater que, même sous le plus gros sac d'une galeriste, aucune exposition ne se cachait. Trouver une exposition était du domaine de l'impossible, dit mon frère. Lorsqu'il songeait qu'il y a cent ans des collègues auraient pu mettre sur pied une exposition avec tous les tableaux qu'ils avaient pu trouver, l'exposition de leur vie, suffisante pour remplir un musée de taille moyenne, lui devait maintenant trouver une exposition par année pour remplir des salles si vastes qu'il fallait un vélo pour les parcourir d'un bout à l'autre. En forêt, il avait de temps à autre trouvé un tableau, il lui était déjà arrivé de rencontrer un tableau sans le vouloir, dit mon frère. Dans la forêt, un tableau s'était montré à lui de lui-même et pour lui seul et mon frère l'avait alors emporté. Mais jamais encore une exposition n'avait croisé son chemin en forêt. Il pouvait aller aussi souvent qu'il le voulait en forêt, il n'y rencontrerait sûrement pas d'exposition. Il avait déjà trouvé tout naturellement tellement de choses en forêt lorsqu'il était plongé dans ses pensées, mais il savait qu'il ne trouverait jamais d'exposition, dit mon frère. Cependant, il devait absolument trouver des expositions, raison pour laquelle il se demandait s'il devait aller se promener ailleurs pour peut-être y trouver des expositions car, de nos jours, on ne demandait plus que des expositions, dit mon frère. On ne demandait plus d'œuvre unique. Aujourd'hui, les artistes font des expositions, dit mon frère. Les artistes ne produisent plus d'œuvres. Aujourd'hui, les artistes publient et ne se promènent plus en forêt. Un artiste ne travaille plus, il publie. Si auparavant il lui était arrivé de ne faire une chose que pour vérifier si ce qu'il s'était imaginé était vrai, il devait maintenant faire une présentation, une exhibition. Aujourd'hui, une œuvre devait bien présenter. Un jour ou l'autre, nous-mêmes les artistes devons bien présenter, dit mon frère, les choses en arriveront au point où il devra avant tout avoir de belles jambes pour réussir. Lorsque cette histoire d'exposition avait commencé, il s'était demandé si les intermédiaires de l'art, les gens des musées et les organisateurs d'expositions n'allaient pas être fâchés si les artistes leur prenaient leur travail, l'exposition, dit mon frère. Quand il préparait une exposition, il essayait toujours d'au moins associer le commissaire d'exposition à ce travail. Mais cela n'avait pas été possible, dit mon frère. Le commissaire d'exposition devait s'occuper de la transformation de son lieu d'exposition. Tous les commissaires d'exposition devaient s'occuper de la transformation, de la construction ou de l'agrandissement de leurs lieux d'exposition. Ils n'avaient pas le temps de s'occuper de l'exposition. Il s'était fait du souci pour rien. Les commissaires d'exposition ne s'intéressaient plus du tout aux expositions, car ils avaient une tâche beaucoup plus intéressante que de faire des expositions, tout comme sa tâche à lui, artiste, avait changé, puisqu'il ne produisait plus

d'œuvres mais faisait des expositions. Ainsi, les commissaires d'exposition ne faisaient plus d'expositions, ils construisaient des musées. Il s'était produit un intéressant transfert de responsabilités dans les structures du monde de l'art, on pouvait même parler d'un transfert au sein de la culture en général, dit mon frère. Que l'on considère sous cet angle les degrés de la responsabilité culturelle. Le directeur de musée, qui n'organisait plus d'expositions mais construisait des bâtiments, parlait avec des politiciens de la culture en vue d'obtenir des fonds pour sa nouvelle construction. Les politiciens de la culture promettaient au directeur de musée de l'argent qu'ils n'avaient pas. Les politiciens de la culture s'adressaient donc aux hommes d'affaires, réputés pour avoir de l'argent, dit mon frère. Or ces derniers ne donnaient pas l'argent qu'ils avaient aux politiciens de la culture, mais négociaient avec eux des plans de déductions fiscales avantageux. Ces plans de déductions fiscales étaient toutefois si sophistiqués et opaques qu'ils ne les comprenaient plus eux-mêmes. Aussi les hommes d'affaires s'adressaient-ils à des entreprises de conseil et ces entreprises de conseil rendaient-elles l'art possible, dit mon frère. Les entreprises de conseil, sont celles qui rendent l'art possible, dit mon frère. Elles sont en effet tout à fait objectives et ne se laissent pas raconter d'histoires. C'est pourquoi les entreprises de conseil avaient tout de suite remarqué qu'il n'y avait pas d'art dans le monde de l'art, que dans cet ensemble de transferts des responsabilités on avait oublié l'art, dit mon frère. L'exposition apparaissait certes dans cette chaîne, il y avait bien le bâtiment dans lequel on exposait, un bâtiment magnifique, entièrement neuf, il y avait également les sponsors qui rendaient apparemment tout cela possible, mais il n'y avait par d'art. C'était bien sûr problématique, disaient les entreprises de conseil, dit mon frère. Mais les entreprises de conseil disaient que si des visiteurs venaient au musée, si beaucoup de visiteurs venaient, si beaucoup plus de visiteurs qu'il n'en étaient jamais venus venaient, alors l'art était possible, dit mon frère. En effet, disaient les entreprises de conseil, si tant de visiteurs venaient et payaient en plus leur entrée, on devait bien y voir de l'art, car aucun homme sensé ne paierait pour quelque chose qui n'est pas là. Et ensuite les entreprises de conseil communiquaient aux hommes d'affaires le nombre de visiteurs venus au musée, nombre qu'ils avaient calculé selon des méthodes scientifiques, disaient les entreprises de conseil. Et ainsi l'art existait à nouveau, dit mon frère. L'art était revenu par-derrière, par l'autre extrémité. Voilà pourquoi les entreprises de conseil tombaient d'accord avec les spécialistes de l'art, dit mon frère. Deux méthodes scientifiques différentes, l'économie et les sciences de l'art, parvenaient ainsi au même résultat. Les recherches les plus récentes en sciences de l'art disaient que c'était le spectateur qui faisait l'œuvre d'art, dit mon frère. Ce n'était pas l'artiste qui faisait l'œuvre d'art, disaient les spécialistes de l'art, mais le spectateur, dit mon frère. Exactement considérée, l'œuvre d'art était le discours que le public tenait à son propos. L'œuvre d'art était redevable à une idée. Cette idée se déployait dans la conversation, dans le jeu mutuel des intérêts divergents, elle s'épanouissait donc bien mieux dans le discours social que dans une notion de l'art dépendant d'un lieu et liée à la matière. L'œuvre d'art était aujourd'hui obsolète, disaient les spécialistes de l'art, dit mon frère, et il en allait donc de même de l'artiste individuel qui ne pouvait pas prétendre plus longtemps réaliser l'idée d'art, disaient les spécialistes de l'art, dit mon frère. La science avait donc vaincu l'art non en tant que philosophie, mais en tant qu'analyse économique et esthétique de la réception, dit mon frère. Quand on avait compris cela, il ne restait plus qu'à aller en forêt, dit mon frère. Les artistes étaient cependant eux-mêmes responsables de cette situation. Ils en étaient responsables parce qu'ils ne croyaient plus à l'œuvre d'art, dit mon frère. Comme il l'avait montré, on ne pouvait certes pas parler de l'œuvre d'art, mais on pouvait croire à l'œuvre d'art. Or les artistes avaient abandonné cette croyance secrètement active au profit de l'exhibition publique de l'œuvre d'art, dit mon frère, et il en éprouvait de la honte. Et lorsqu'il allait aujourd'hui dans la forêt verte, elle rougissait tant il avait honte. La forêt verte était rouge flamboyant tant il avait honte lorsqu'il allait en forêt aujourd'hui.